

« C'est trop d'indifférence... »

Cette double allégation me paraît injuste et inexacte.

En ce qui concerne les troubadours, les lecteurs de la *Romania*, ceux des *Annales du Midi* seront surpris comme moi qu'elle ait pu se produire. Ils savent que depuis vingt ans on s'est efforcé ici, par la conférence comme par le livre, d'étudier les troubadours du Velay (ceux d'Auvergne ne nous regardent pas), d'écrire leur biographie et d'établir le bilan de leur œuvre. On connaît les travaux de M. C. Fabre sur Guillaume de Saint-Didier, Pierre Cardinal, Pons de Chartenib, Pons de Montlaur, le moine de Montaudon; qui ont trouvé leur expression dans les revues locales et régionales d'érudition, comme dans des ouvrages de vulgarisation en usage dans les écoles primaires. J'ajouterai que la ville du Puy a donné, voici quelque quarante ans, les honneurs de la rue à nos poètes du Moyen-Age. Il n'y a donc ni « silence », ni « indifférence ».

Il en va de même au sujet de Jules Vallès, intégralement « revendiqué » par ses compatriotes (n'est-ce pas, Romains ?); ses livres sont dans toutes les bibliothèques, les croquis fameux qu'il a burinés sur sa terre natale sont dans toutes les mémoires, et M. Frantz Jourdain, qui présida, le 7 septembre 1913, les fêtes d'inauguration du monument élevé dans le jardin public du Puy, à la gloire du Refractaire, pourrait témoigner de la spontanéité et de la sincérité de cet hommage.

M. Ajalbert a confondu Velay et Auvergne; il n'est pas le premier, mais... *cuique suum*.

Veillez agréer, etc.

ULYSSE ROUCHON

Nous recevons d'autre part la lettre suivante :

Limoges, le 9 janvier 1920.

Monsieur le Directeur,

Souffrez que j'apporte à M. Jean Ajalbert des faits à l'appui de son jugement. Leur modestie ne peut que mieux faire sentir l'indifférence — signalée par lui dans son article « Les Troubadours d'Auvergne » (numéro du 1^{er} janv.) — dans laquelle la ville du Puy tient Jules Vallès son fils.

Ce fut un professeur de 3^e, étranger au pays, qui, au Lycée du Puy, noir et triste en 1908 comme il l'est dans « l'Enfant », fit connaître à une vingtaine de Ponots, dont j'étais, leur illustre compatriote. Le « Pro Archia » avait été fermé en cette veille de vacances. Je ne saurais marquer assez la surprise de la classe, précipitée de la curie romaine dans le décor de tous les jours, les maisons et les champs qui étaient autour de nous.

Quelques années plus tard une conférence populaire fut donnée par un ancien normalien sur Vallès. Le public y fut rare, passif, endormi.

Bien que M. Charles Godard ait proclamé dans une conférence faite au Puy (1905) qu'une statue serait un trop grand honneur, un comité se forma pour ériger un buste à Jules Vallès. Il eut à soutenir des luttes passionnées. On fit de la politique, et rares furent ceux qui suivirent envers Vallès la conduite de Boileau envers Cotin. Mais ce fut là une lutte de cénacles qui ne troubla en rien la placide ignorance de la Population. Le buste aussitôt dressé (1913) fut oublié. Il veilla les pommes de terre qu'une municipalité prévoyante fit planter dans le jardin du « Fer à cheval ». Et ce n'est point en ce temps, dominé par

la terreur du bolchevisme, que l'image de l'ancien Communard risque de voir troubler sa solitude.

Le Guide du Syndicat d'Initiative du Velay, imitant le gros manuel de Littérature de M. Lanson, ne parle pas de Vallès, n'inscrit pas à côté de celles de George Sand ces phrases où l'Enfant, le Bachelier ou l'Insurgé parle de son pays, des phrases violentes, tragiques comme la vieille terre vellave.

La raison de cette indifférence tient dans le monopole jaloux des Pickwick-Clubs. On collectionne les lettres de Vallès, les éditions de ses ouvrages, — on ne songe pas à le présenter à ces paysans, à ce peuple qu'il a tant aimés. Le talent de Vallès n'est pas de ceux que l'on peut enfermer dans les salons d'une Société savante sans préjudice pour sa force. Sa beauté est assez vaste pour être vue de tous.

Cette indifférence tient aussi à une sorte de presbytie littéraire, commune en province, et qui existe aussi dans le domaine moral. Là un écrivain mort à la guerre constatait : En serrant les Péruviens sur son cœur on se dispense de songer aux pauvres de sa paroisse.

Et il y a enfin « ces haines sourdes et ces calomnies profondes » par lesquelles, suivant les mots d'Anatole France, la médiocrité tente de faire expier au talent son insolence, et qui prend le masque de l'indifférence.

Veillez agréer, etc...

E. PEYRILLER.

§

Les germanophiles et « Nach Paris ». — Que pensent de *Nach Paris* les Allemands et leurs amis, les germanophiles, dont beaucoup se sont mués depuis, par dépit et esprit de vengeance, en bolchéviks ? C'est ce qu'on peut se demander avec curiosité. Aussi croyons-nous intéressant de reproduire ce que dit du roman de M. Louis Dumur la célèbre *Feuille* de Genève, qui fut pendant la guerre un des principaux organes de propagande allemande et de défaitisme en pays neutres et qui, par suite de la victoire de l'Entente, s'est vouée, comme de juste, à la cause de la révolution internationale. C'est un Français qui parle, M. Louis Mercier, le correspondant parisien de ce journal :

Nach Paris contient une part importante de vérité et des exagérations regrettables. En somme, ce livre a une valeur que nous lui reconnaissons volontiers. Les semeurs de haine s'en servent déjà. Les crimes inouïs qu'autorise la guerre y sont décrits sans retenue. Les Allemands en ont commis d'atroces et, combattant de la première heure et en première ligne, j'en ai constaté de mes yeux. Mais nos officiers valaient les leurs. Des centaines de nos villages ont été pillés par des troupes françaises. Il y avait — il y a — parmi les Allemands, comme parmi nous, des brutes, des lâches, des voleurs, des traîtres. Les faits se pressent sous ma plume. S'il le faut, je les dévoilerai. Non pour demander la punition des coupables, mais pour rendre impossible le retour de pareilles horreurs.

Se voiler la face, nier ses fautes et maudire son voisin, n'est-ce pas préluder à de nouveaux égarements ? M. Louis Dumur a montré l'infamie du guerrier. Son livre demeurera dans l'histoire comme un témoignage atroce des mœurs de ce temps et, l'adjectif allemand s'effaçant peu à peu des mémoires, nos en-